

sûre de votre amour, tandis qu'elle n'est jamais bien certaine, en me quittant le mardi, que je sois amoureux d'elle le mercredi. Je suis le polichinelle...

—Et moi la poupée, ajouta Richard en soupirant. Je crois que vous avez raison ; mais je ne sais pas dissimuler ce qui se passe dans mon cœur.

—Et miss Harriett, que vous adoriez jadis ?

—Miss Harriett tenait surtout à avoir pour mari un homme d'une constance à toute épreuve ; vous voyez bien que je ne lui conviens pas de tout.

—Oh ! non ! Ah ça vous n'avez donc plus de cousines dans votre famille, que vous venez courtiser les miennes ?

—Vous m'en voulez ?

—Ce n'est plus la même chose. Vous avez vu sans doute plus d'une fois un ouvrier allumer sa pipe avec un charbon ardent qu'il tient, sans éprouver aucune douleur, entre ses doigts calleux durcis par le travail. Et bien ! mon cœur est endurci de la même façon, et le vôtre, tout neuf encore, souffrira de la brûlure.

—Tant pis ! répondit philosophiquement M. Overnon.

—Sir Richard ! dit Mme. Martigné en appelant de la voix et du regard le jeune baronnet, qui se précipita vers elle.

—Au fait, murmura Valentin, voilà un quart d'heure qu'elle cause avec Savinien, c'est au tour de Richard. Je serai probablement de la troisième distribution.

Il poussa un gros soupir et vint s'asseoir à côté de sa cousine, qui travaillait activement au petit trousseau qu'elle voulait emporter en Afrique pour ses enfants.

Depuis qu'elle s'était décidée à partir, Juliette n'avait pas perdu un seul instant pour s'occuper de ses préparatifs. Sans avoir jamais l'air pressé, elle songeait à tout et montrait à l'égard de ses filles une prévoyance et une activité intelligente dont personne ne l'aurait supposée capable. Bien qu'elle eût elle-même confectionné une foule de choses que ses cousines achetaient toutes faites, Juliette fut prête la première. Comme Mme. Ernest Martigné n'en finissait pas avec ses préparatifs, Mme. Bartelle finit par perdre patience et déclara que, passé un certain délai, elle partirait toute seule.

XII.

Un observateur qui aurait eu le temps de suivre nos futurs voyageurs dans les magasins, aurait deviné leur caractère, rien qu'à la nature de leurs emplettes. Clémence acheta force robes d'été, et une quantité d'articles de toilette. Des gants de toute nuance et des parfumeries destinées à combattre les influences de la température africaine complétèrent la cargaison de caisses que Clémence emportait avec elle.

Mme. Geneviève Martigné en avait un peu moins, car elle comptait profiter comme d'habitude des provisions de sa cousine. Ses emplettes étaient d'une nature plus positive. Elles se composaient surtout, de médicaments, de comestibles, de couvertures et de caoutchouc sous toutes les formes, depuis le coussin élastique jusqu'aux souliers imperméables.

Savinien emportait une collection de vestes de chasse de la dernière élégance, deux fusils, des balles de toute espèce, des livres sérieux dont il ne lut jamais une page, des couleurs, des pinceaux, etc.

Valentin se ruina en fusils et en munitions. Il emporta aussi toute une caisse de jouets d'enfants

et entre autres une grande lanterne magique pour distraire ses petits cousins pendant la route.

Pendant cet échange de lettres, ces règlements d'affaires de tout genre et ces divers préparatifs, le temps s'était écoulé rapidement.

A l'exception de Morany et d'Overnon, tout le monde était obligé de viser à l'économie. On se décida à faire le voyage sur un bâtiment à voiles. C'était, en effet, une différence presque de moitié dans le prix du passage. En revanche, on devait être plus longtemps en mer.

Outre son passage et celui de ses deux filles, Juliette avait à payer celui de sa domestique Toinette Gavard, vieille et fidèle servante qui l'avait élevée et qui avait vu naître ses enfants. Elle emmenait aussi le mari de cette femme, maître Bertrand, qui avait été pendant vingt ans, jardinier au service de M. Ferdinand Martigné, le père de Juliette. La présence de Toinette et de Bertrand devait être d'ailleurs une protection pour ses enfants, et cette pensée l'emportait sur tout autre considération.

Si Juliette avait de bonnes raisons pour payer le passage de deux domestiques dont elle connaissait le dévouement et la fidélité, Clémence, en revanche, aurait bien pu se dispenser d'emmener sa femme de chambre Brigitte et un grand flandrin nommé Hercule Caritaud, qu'elle avait depuis deux ans à son service.

Malgré son avarice, Mme. Geneviève Martigné se donnait aussi le luxe de se faire accompagner par sa domestique, Opportune Lecerre, anguleuse et sèche personne, aussi maigre que sa maîtresse était grasse, et aussi hargneuse avec les autres domestiques qu'elle était humble et douce en apparence avec ses supérieurs.

Valentin prétendait que cette créature pointue était un remords vivant attaché à Mme. Geneviève Martigné pour lui reprocher l'état trop florissant de sa personne. Lui-même ne comptait d'abord emmener aucun domestique ; mais, grâce à sa bonté ordinaire, il se laissa entraîner à se charger d'un gamin de quinze à seize ans, nommé Joseph Furetal, qui s'était impatronisé chez Valentin. Ce dernier lui faisait cadeau de ses vieux habits pour le récompenser de broser les neufs. Comme il avait toujours la main ouverte, il faisait vivre maître Joseph ; malgré les nombreux défauts de Furetal, Valentin avait fini par s'attacher à son esclave, comme il l'appelait en riant. De son côté, le pauvre petit diable, qui avait cruellement pâti jusqu'au moment où sa bonne étoile lui avait fait rencontrer M. Mazeran, éprouvait pour Valentin une affection d'autant plus vive que c'était la seule personne qui lui eût jamais témoigné de l'intérêt.

Tout en disant que c'était une folie dans sa position de fortune d'emmener ce gamin, Valentin ne put résister aux supplications de Furetal.

Les autres domestiques que nos voyageurs emmenèrent avec eux étaient Baptiste Quinotte, le valet de chambre de Savinien Guitarnan ; James Kanstick, le froid, correct et imperturbable servent de Sir Richard Overnon ; enfin Abdul Sherazie et Bhyrrub Komul, les serviteurs indous de M. Morany.

Ces deux derniers obéissaient comme des esclaves au moindre geste, au premier regard de M. Morany. Parfois cependant celui-ci semblait gêné par leur présence, et ses yeux évitaient involontairement leurs yeux brillants, mais impassibles.

Mme. Bartelle avait même remarqué, mais sans y attacher aucune importance, que Morany n'avait jamais l'air de s'occuper d'elle lorsque l'un ou l'autre des domestiques indous était dans l'apparte-